

Rabindranath
Tagore
*Kabuliwallah
et autres histoires*

ÉDITIONS ZULMA

« L'œuvre de Tagore est d'une beauté immortelle et invétérée. » *Le Point*

« De cette histoire "radicalement banale" il émane une telle authenticité, une telle humanité, que le lecteur ne pourra pas ne pas sentir - comme le narrateur - sa gorge se serrer. » Florence Noiville, *Le Monde des Livres*

« Il y a tant de délicatesse dans la façon qu'a Tagore de saisir les bruissements de l'âme de ses personnages en un même bouquet fragile. » Marine de Tilly, *Transfuge*

« L'auteur montre une capacité d'empathie, une compréhension des êtres, une sensibilité à la nature qui fait de chacun d'eux une merveilleuse vignette poétique. » Édith Wolf, *Nouvelle Revue Pédagogique*

« Le regard de Tagore sur la société indienne si multiforme, divisée en castes, traversée de tensions et hantée par le fatalisme, est à la fois incisif et mélancolique. » Alain Favarger, *La Liberté*



Rabindranath Tagore Là où tout a sa place

L'écrivain indien (1861-1941), Prix Nobel 1913, doué dans tous les genres, était un grand moderne dont la quête d'harmonie est toujours actuelle. Une belle anthologie le rappelle

FLORENCE NOIVILLE

Entendu récemment : « Vous travaillez sur qui ? Tagore ? Vous voulez dire Pythagore ? » Non, pas l'auteur du théorème, le grand écrivain indien. Pas la Grèce, le Bengale.

C'est là, dans cette autre pépinière de penseurs et d'artistes, qu'est né celui que Gandhi nommait « la sentinelle de l'Inde ». En 1861. Là aussi qu'il est mort, 80 ans plus tard. Rien de moins borné pourtant que l'intelligence humaniste, libre et merveilleusement universelle de Rabindranath Tagore. Rien de moins daté. « Le considérer comme désuet serait aussi absurde que nier le modernisme de Hugo ou Balzac », écrit Fabien Chartier

dans la préface du « Quarto » qui lui est aujourd'hui consacré.

Avant-gardiste et pour tous les temps, Tagore est un moderne dans l'âme. Qui veut tout voir, sait tout faire. Enfant, il déteste l'école, s'y sent comme « un lapin en laboratoire ». « Grandir à ciel ouvert » sous les pics de l'Himalaya, voilà son idéal. A 8 ans, il écrit des poèmes. Plus tard, il s'enfuit de l'University College de Londres, goûte aux délices du vagabondage, fonde une école expérimentale, prône l'indépendance de l'Inde, arpente le monde, dessine, peint, compose – des milliers de chansons, et même les hymnes nationaux de l'Inde et du Bangladesh ! Jamais il ne cesse d'écrire : 18 000 pages, soit près de 300 titres en bengali, poèmes, théâtre, souvenirs, récits de voyages, essais, nouvelles et romans dont beaucoup seront portés à l'écran par le grand réalisateur Satyajit Ray (1921-1992).

Rien d'attendu dans sa prose. Prenez *La Maison et le Monde* (1915), ce merveilleux

portrait d'une femme « confinée » dans la sphère domestique : c'est poussée par son propre mari que Bimala découvre les fièvres de la politique et celles de la passion. Même chose dans *Le Receveur des postes* : qui est vraiment cet homme de Calcutta dont tout laisse croire qu'il sera le sauveur de Ratan, l'attachante intouchable ? Tout est dit avec trois fois rien. La phrase est pure, claire comme le cristal et le cœur se serre. Quelle modernité pour l'époque !

En Europe, c'est l'émerveillement. « Ses traductions m'ont fait plus d'effet que quoi que ce soit d'autre depuis des années », note William Butler Yeats. Saint John Perse chante les louanges de ce « grand vieillard pèlerin au charme délicat et à la distinction très sûre ». Gide traduit *L'Offrande lyrique* (NRF, 1914). Janacek, Milhaud s'en inspirent. En 1913, Tagore est le premier non-Occidental à obtenir le prix Nobel de littérature. Et puis, il tombe dans l'oubli. Une relégation qui, comme le note encore Fabien Chartier, « en dit long sur notre incapacité, au-delà des effets de mode, à recevoir les offrandes venues de l'étranger ».

Quelle chance de le redécouvrir aujourd'hui. Il faudrait, certes, une thèse pour appréhender la dimension de son œuvre, mais ce florilège – qui comprend même un cahier de reproductions de ses peintures – en offre un bel échantillon. Non seulement toutes les formes y sont représentées, mais aussi tous les thèmes chers à Tagore. En vrac et à titre d'exemple (nous sommes dans les années 1910 et même avant), la nécessaire et urgente émancipation des femmes : « *L'existence de Kamala était celle d'un poisson emprisonné dans un étang bourbeux, trop peu profond.* » La critique visionnaire d'un ca-



pitalisme qui perd la tête : *« Il n'y a pas de limites à l'acquisition matérielle. La civilisation européenne, mettant l'accent sur cette accumulation, oublie que la*

meilleure contribution individuelle au progrès humain est le perfectionnement de la personnalité. » L'omniprésence du sacré : *« Le poison de la vie de ce monde est neutralisé dès que nous comprenons que celui-ci est enveloppé par le divin. »* La sensualité, l'amour, la joie, le mystère... : *« Puissé-je savoir, avant de la quitter, pourquoi cette Terre m'a pris dans ses bras. »*

Tagore n'a rien d'un illuminé. Ni d'un gourou. Il est très « matter of fact », terre à terre, lorsqu'il se demande comment bouter les Anglais hors de l'Inde, utiliser l'éducation pour progresser vers un monde plus équilibré, dépasser les antagonismes des hindous et des musulmans ou coexister dans la Nature avec tous les vivants dans un état d'éveil et d'oubli de soi. C'est la grande force de son œuvre, qui sait être pratique et mystique. Tagore croyait à la réconciliation des contraires, Orient et Occident, servitude et liberté, visible et inconnaissable. C'est en cela que ses pages sont précieuses. *« On ne voit en Europe que deux périodes de la vie humaine, écrit-il : la période de la préparation et celle du travail. On dirait une droite continuée jusqu'à l'épuisement. »* Un épuisement tel qu'il vous *« fait tomber le pinceau des doigts »*. L'artiste, lui, poursuit la ligne et, de son geste gracieux, la fonde dans un infini où *« tout a sa place »*.

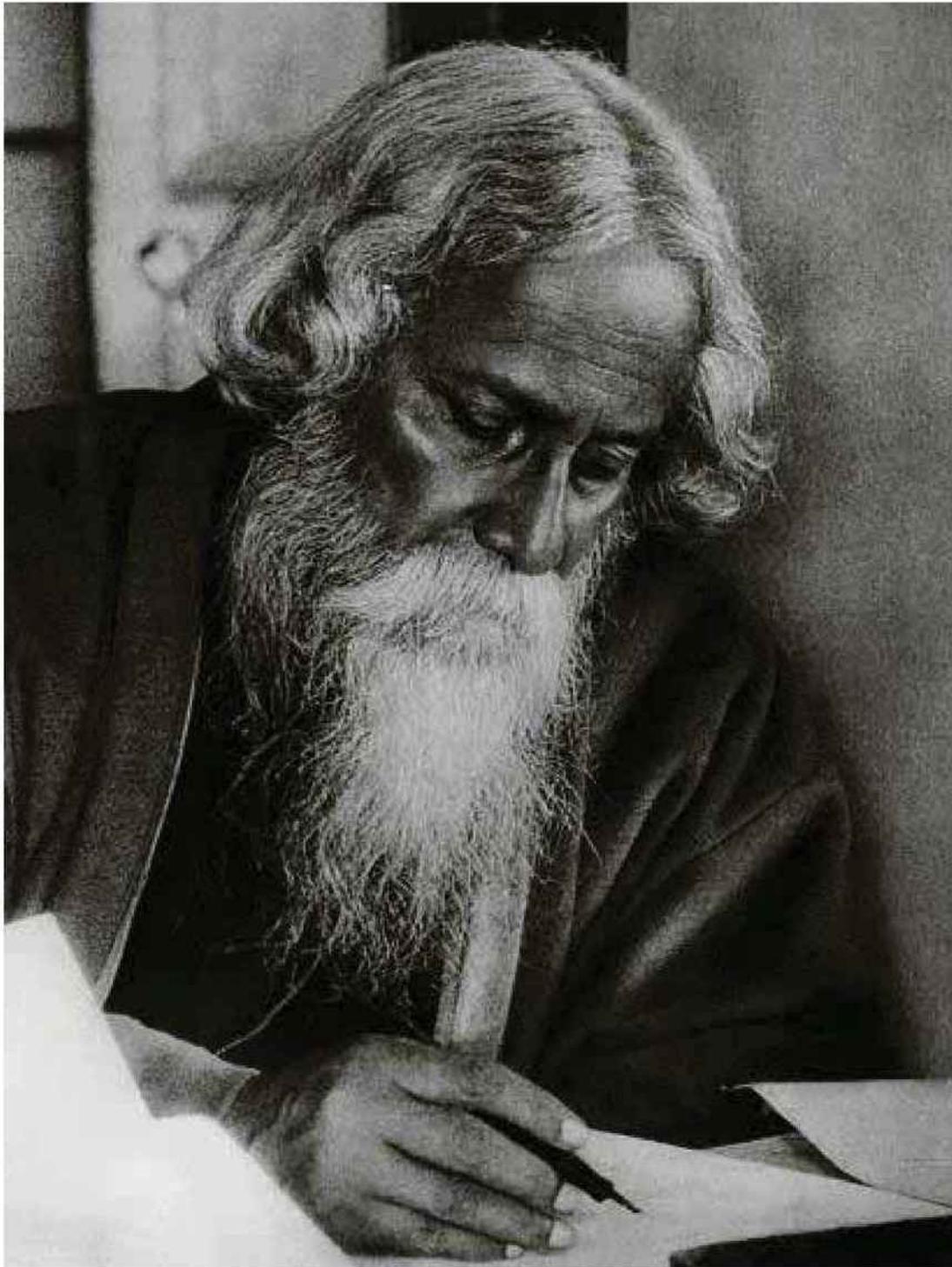
Que l'on « y croie » ou pas, lire Tagore est un voyage intérieur entre *« les cimes de la vie »* et *« les frayeurs des ténèbres »*. En *« ces temps sans pitié »*, ses mots nous bercent. Ils ont la cadence apaisante, la douceur vraie de la prière. ■

ŒUVRES,

de Rabindranath Tagore,
 multiples traducteurs de l'anglais et du bengali, édité par Fabien Chartier, préface de Saraju Gita Banerjee et Fabien Chartier, Gallimard, « Quarto », 1 646 p., 31 €.

Signalons, du même auteur, la parution en poche de Kabuliwallah et autres histoires, traduit du bengali par Bee Formentelli,

Tout est dit avec trois fois rien.
La phrase est pure, claire
comme le cristal et le cœur
se serre. Quelle modernité
pour l'époque !

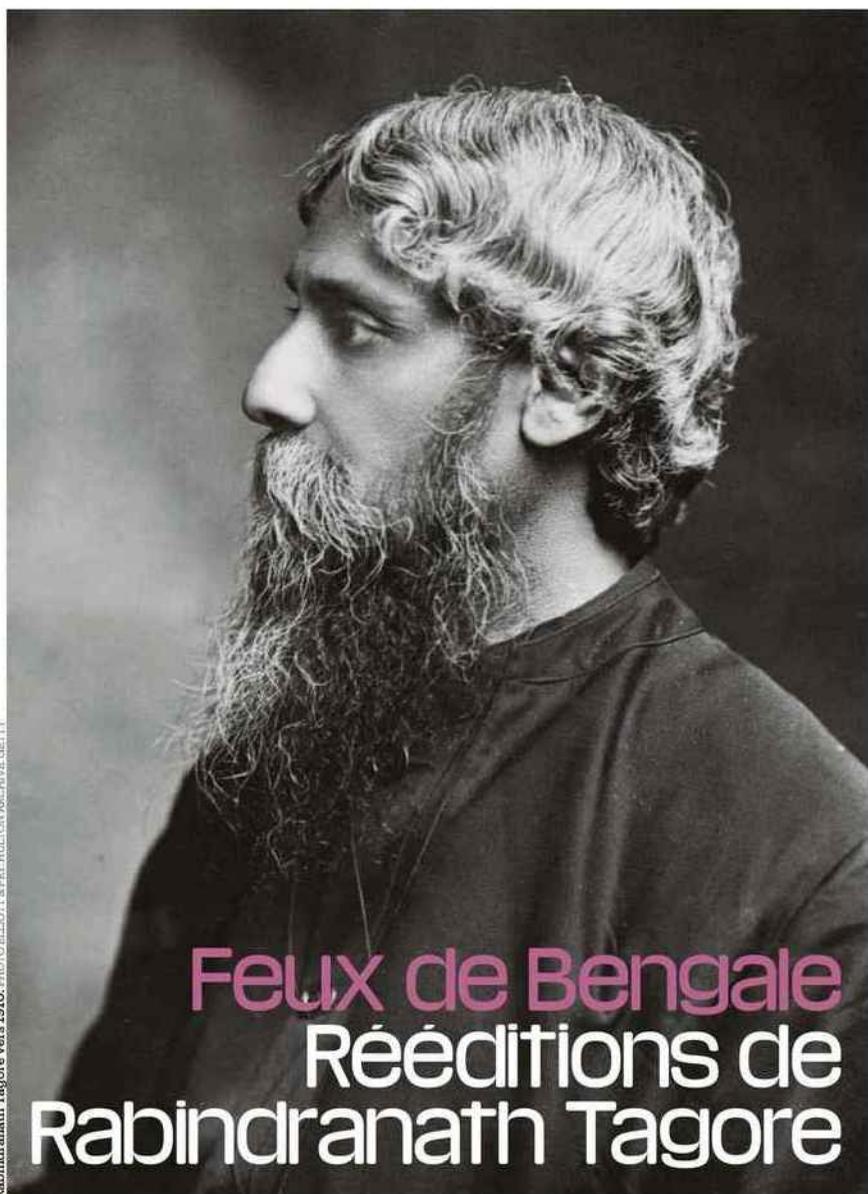


*Rabindranath
Tagore
(1861-1941),
vers 1920.*
AKG-IMAGES



Page 40 : Taleb Alrefai / Le marin légendaire du Koweït
Page 41 : Louisa Hall / Le père de la bombe A en appel
Page 44 : Shubangi Swarup / «Comment ça s'écrit»

LIVRES!



Rabindranath Tagore vers 1910. PHOTO: HILLOTT & FIVE HUTTON ARCHIVE GETTY

Feux de Bengale Rééditions de Rabindranath Tagore

Par
FRÉDÉRIQUE FANCHETTE

«D'ici à cent ans / qui es-tu lecteur / passionné lisant / curieux ma poésie / à cent ans d'ici ? Je ne pourrai te faire parvenir / la moindre parcelle du bonheur / de cette aube printanière / comblée de sympathie / ni une fleur éclosée aujourd'hui / aucun chant d'oiseau / ni une couleur / à cent ans d'ici. / Cependant veux-tu / ouvrir la porte du sud. / de ta fenêtre / face au lointain / te laisser aller / à imaginer un jour / il y a cent ans, / où une vive allégresse vint de quelque paradis / frapper au cœur du monde ? » 13 février 1896 : Rabindranath Tagore envoie son salut de «poète en émoi», et on entend la fraîcheur de cette voix ancienne, même cent vingt-quatre ans plus tard. Le texte dont est tiré cet extrait est titré, «l'An 1400», l'équivalent de 1996 dans le calendrier bengali. La joie, l'ouverture sur l'universel, la façon de saisir l'émerveillement de l'instant sont là, comme un legs précieux pour les lecteurs que le monde ne finira pas d'enfanter. Rabindranath Tagore (1861-1941), Prix Nobel 1913, a produit une œuvre touchant à tous les genres : la poésie, le roman, les nouvelles, le théâtre, l'essai. A la fin de sa vie il se mit à la peinture. Il voyagea énormément, en Europe, en Amérique, en Asie, où il faisait des conférences sur la culture indienne et le rapprochement entre l'Occident et l'Orient. Avec son air de mage, sa barbe blanche et ses tuniques, il frappait l'opinion, fut vénéré, parfois moqué. Bergson le trouvait piètre philosophe. Deux livres viennent donner l'occasion de relire ou lire Tagore. Des nouvelles en poche chez Zulma et un «Quarto», chez Gallimard. Ce second ouvrage est une sélection très méthodique de textes, suivant un ordre chronologique. **Suite page 38**



Rééditions de Rabindranath Tagore

Suite de la page 37 que propre à faire comprendre l'évolution de sa pensée. Tagore, partisan d'une résistance pacifique au colonialisme, brahmane hostile au système des castes et défenseur de l'émancipation des femmes, exprime ses positions à travers la fiction, la poésie et des essais. A défaut de broder des pantoufles comme le fait Charulata pour son mari et son cousin dans le film du même nom de Satyajit Ray, voici une déambulation à travers la vie et l'œuvre de Tagore. Sur le mode de l'acrostiche, elle suit les lettres de son prénom et de son nom, Rabindranath voulant dire en bengali «Seigneur du Soleil».

Renaissance

Tagore appartient au mouvement de la Renaissance bengalie, née au milieu du XIX^e siècle. Le long métrage *Charulata*, tiré de sa nouvelle, est truffé de références à cette période. Le personnage principal, joué par Madhabi Mukherjee, l'un des plus beaux visages au cinéma, lit l'écrivain Bankim, une discussion porte sur la mort loin de son pays, en Angleterre, de Râm Mohan Roy, autre pilier de ces Lumières indiennes. Satyajit Ray en est un héritier, il a adapté plusieurs textes de Tagore et réalisé un biopic sur l'écrivain qui garde une importance souterraine dans la culture indienne.

Amour

La poésie de Tagore, lyrique, est tournée vers le divin, mais aussi

plus classiquement vers l'amour humain. Rabindranath est publié alors qu'il est adolescent. On le compare au romantique anglais Shelley. Il épouse à 23 ans une adolescente de 12 ans, Mrinalini Devi, un mariage arrangé. Dans ses romans, Tagore met en scène l'enfermement des vies conjugales, mais aussi des moments d'amour et de sollicitude réciproque. Avec cette femme, disparue jeune, Tagore a eu cinq enfants, dont deux meurent avant l'âge de 15 ans. La mort précoce d'une autre femme aimée jette une ombre sur son existence, celle de sa belle-sœur Kadambari, qui se suicida à 26 ans. Entrée petite dans la famille, elle avait été élevée avec lui et faisait partie du cercle intellectuel de la grande maisonnée Tagore.

Bengale

La province du Bengale est à l'époque l'une des subdivisions du Raj, l'Empire britannique indien. Les divisions entre hindous et musulmans sont déjà vives. Un plan de partition, imaginé par le vice-roi Curzon, en 1905, met le pays à feu et à sang. Il sera finalement retiré. Tagore s'élève publiquement contre ce projet. Dans ses textes, il défend la voie pacifique, croit possible une vie en bonne intelligence des différentes communautés religieuses. L'écrivain est mort six ans avant la division du Bengale, avec d'une part le Bengale occidental resté dans l'Union indienne et d'autre part le Bangladesh. Le pays dont il découvrit la beauté quand il partit, en pleine adolescence, explorer les zones rurales avec son père est devenu méconnaissable.

Intouchables

La Renaissance bengalie s'opposait à l'enfermement des castes. Les textes de Tagore abritent des personnages hors caste, les *avarna*. Comme l'adolescent du poème *le Brahmane* qui voulait étudier avec



le «grand sage Gautama». Interrogé sur sa famille, il ne peut que répéter sous les quolibets des autres élèves ce qui lui a dit sa mère : «*Du temps de ma jeunesse dans la misère /j'ai eu beaucoup à servir /quand je t'ai conçu. /Tu es né, mon fils, /dans le giron de Jabala, /femme sans époux. Je ne connais pas ta lignée.*» Et le maître d'ouvrir ses bras et d'étreindre le jeune homme : «*Tu n'es point non-brahmane mon fils /mais le meilleur parmi les deux-fois-nés. La vérité même est ta lignée.*» Tagore rejoignait Gandhi sur ce point, et pas seulement. Mais lorsque le leader nationaliste voulut expliquer le séisme meurtrier du Bihar en 1935 comme une punition divine parce qu'on ne réformait pas le système des castes, l'écrivain cria à la démagogie.

Naufrage

Un jeune homme contraint à un mariage arrangé survit à un naufrage. Pendant la cérémonie, ni lui, ni l'épousée n'avaient vu le visage de l'autre. Le bateau englouti par le fleuve, le survivant découvre sur un banc de sable une belle jeune fille vêtue de couleur écarlate comme une mariée. Il en déduit qu'elle est sa femme, jusqu'à ce qu'il se rende très vite compte sans le lui dire qu'elle est une parfaite inconnue. Le synopsis du roman de Tagore *le Naufrage* ressemble au début à un pitch de film de Bollywood. Mais chez l'écrivain indien, ce qui pourrait être une simple romance devient un subtil huis-clos psychologique, ravagé par les déchirements intérieurs des protagonistes.

«Dharma»

Dans la tradition hindoue, c'est à la fois la loi religieuse, l'ordre socio-cosmique et un code de conduite individuelle de droiture. Celui-ci met en avant les stades de la vie, ils sont quatre, qui induisent diffé-

rents comportements à suivre selon son âge. La troisième étape, «vanaprastha» est une période de retrait, supposé mener à l'affranchissement. Le vanaprastha est un ermite de la forêt. Dans les fictions de Tagore, des personnages peuvent ainsi disparaître pour suivre leur voie spirituelle. Le renoncement est au coin de la rue.

Romain Rolland

L'écrivain français (1866-1944), également prix Nobel, fut un fidèle ami de Tagore. Comme lui, il était foncièrement pacifique et pendant la guerre de 14-18 assumait des positions à contre-courant. Les deux hommes ont entretenu une riche correspondance. Tagore signe en 1919 le texte de Romain Rolland dans *l'Humanité* qui appelle les «travailleurs de l'Esprit» du monde entier séparés par cinq ans de guerre à reformer une «union fraternelle».

Apprentissage

Tagore fut un mauvais élève. Utiliser la langue anglaise pour recourir des réalités inexistantes en Inde lui paraissait absurde. Ce passé de cancre poussa l'écrivain à créer une école expérimentale en plein air à Santiniketan. L'établissement, devenu une université, existe toujours. Dans «Vicissitudes de l'éducation», reproduit dans le «Quarto», Tagore explicite ses positions : «*L'Homme appartient à deux mondes dont l'un est en lui-même et l'autre est en dehors. Il tient d'eux sa vie, sa santé, sa force, et ils le maintiennent en constante floraison par d'incessantes vagues de formes, de couleurs, de parfums, de mouvement et de musique, d'amour et de joie. Nos enfants sont bannis de ces deux mondes, comme de deux patries, et sont comme enchaînés dans une prison étrangère.*» Tagore s'est aussi engagé pour l'éducation féminine, première étape vers l'émancipation des femmes qu'il préconisait. Ce qui ne l'empêcha pas de marier ses pro-

pres filles très tôt.

Nationalisme

La reconstruction de la grande Inde est un «devoir», écrit-il, en 1908, quitte «à tirer le meilleur parti de nos contacts avec les Anglais». Alors qu'il soutient Gandhi dans ses actions en faveur des Noirs et des Indiens en Afrique du Sud, il se démarque de ce dernier quant à la position à tenir face au colonisateur, mais lève des fonds pour la campagne de boycott Swadeshi des produits britanniques. En 1940, le leader nationaliste viendra rendre visite à Tagore à Santiniketan, où l'écrivain octogénaire et malade le reçoit amicalement, en dépit des heurts qu'a connus leur relation. Une photo immortalise la rencontre.

Angleterre

Jeune homme de bonne famille, Tagore se devait de partir «over seas». A 17 ans, il s'embarque pour un voyage de dix-sept mois. Il est supposé faire des études de droit pour devenir avocat. Il ne les terminera pas, ne sera pas juriste, son père le rapatriera avant terme : loin des siens et dans la grisaille anglaise, Rabindranath est gagné par la mélancolie. Une photo de studio, à Londres, le montre tout guindé, en redingote, avec à ses côtés, une fourrure jetée sur une sorte de fauteuil en osier. Peut-être le photographe a-t-il voulu suggérer l'Inde et ses chasses au tigre de Bengale ? L'écrivain retournera plusieurs fois en Angleterre, en particulier en 1913, l'année du Nobel. Le poète irlandais Yeats sera un de ses plus acharnés défenseurs. Le recueil *Gitanjali* est alors considéré par certains comme la plus belle œuvre de cette année-là en langue anglaise.

Tournée

Pour financer son école de Santiniketan, Tagore part régulièrement faire des conférences à l'étranger à



partir des années 1910, suscitant quelques moqueries sur son obsession du tiroir-caisse. On le retrouve en France hôte du philanthrope Albert Kahn qui, depuis Boulogne-sur-Seine, envoyait des photographes fixer en images couleurs (les fameux autochromes) les cultures du monde entier. En 1913, à New York «il se montre sceptique quant à la verticalité de Manhattan», est-il écrit dans le «Quarto», mais apprécie ses six mois en Amérique, où il est vu comme «un sage pacifiste». Dans les années 20 et 30, Tagore sera encore par monts et par vaux. Il se rend en Allemagne, rencontre le Nobel Thomas Mann, en Italie, où, faute de goût qu'il rattrapera par un article contre le fascisme, il se retrouve brièvement manipulé par Mussolini.

Hymnes

Spécificité unique dans l'histoire du monde: Tagore est l'auteur de deux hymnes nationaux encore actuels, paroles et musique. Celui de l'Inde et celui du Bangladesh. L'écrivain est aussi compositeur. La musique est d'ailleurs pour lui intimement liée à la poésie. La rime est ce qui permet pour Tagore de prolonger le poème, d'emplir ainsi l'air de ses ondes sonores. Tagore est fasciné par les chanteurs mendiants de son pays, les Bauls, qui communient dans la joie avec le divin.

«Thakur»

Ce mot bengali veut dire «seigneur» et c'est le patronyme de l'écrivain dans sa langue natale. Le nom Tagore en est l'adaptation anglaise. Les Tagore étaient une famille puissante de Calcutta. Le père de Rabindranath était une personnalité très en vue du Brahmo Samaj, Eglise visant à réformer l'hindouisme. La famille possédait des grandes demeures et des terres. Mais le père avait hérité de dettes à la mort du grand-père. Dans *Souvenirs d'enfance*, Rabindranath Tagore, quatorzième enfant de

ses parents, raconte: «*Nous vivions alors comme de pauvres gens [...], habillés des vêtements les plus simples et nous n'avons porté de chaussettes que très longtemps après! Et c'était un luxe au-delà de nos rêves les plus insensés quand les rations de notre déjeuner [...] comportaient une miche de pain et un peu de beurre enveloppé dans une feuille de bananier. On nous apprenait à accepter avec bonne grâce les conditions de vie qui étaient dues au naufrage de notre splendeur passée.*»

Amritsar

Le 13 avril 1919, protestant contre le rapport du comité Rowlatt, des milliers de manifestants pacifistes et désarmés se rassemblent malgré l'interdiction à Amritsar. Les troupes britanniques tirent et font entre 400 et 1000 morts. Ce massacre sera un tournant dans l'histoire de la décolonisation de l'Inde. Tagore, très ébranlé psychologiquement, rendra son titre de chevalier, en signe de protestation, au roi d'Angleterre.

«Ghare Baire»

C'est le titre d'un roman paru en feuilleton en 1915, et qui sortira en France sous le titre *la Maison et le monde*. Le livre, adapté au cinéma par Satyajit Ray, est une réponse aux indépendantistes: le cœur de Tagore est du côté des révolutionnaires. *Ghare Baire* est aussi le portrait d'une femme que son mari veut conduire hors de la maison, vers l'extérieur. Une histoire d'apprentissage de la liberté. Le mari du roman est un jeune maharaja progressiste, qui porte les idées de Tagore, mais apparaît dépassé par les flambées de violences.

«Offrande lyrique»

Gitanjali (l'Offrande lyrique) est le recueil de poésie qui valut à Tagore le Nobel, alors en compétition avec l'Anglais Thomas Hardy et le Fran-

çais Anatole France. La traduction française fut assurée par André Gide. Le poète s'adresse à une entité qu'il appelle «Dieu» ou «Seigneur» ou «Maître Poète». On y voit un cœur captif, on y lit des questions sans réponse, l'inassouvissement du désir d'amour. «*Que tous les accents de la joie se mêlent dans mon chant suprême – la joie qui fait la terre s'épancher dans l'intempérante profusion de l'herbe; la joie qui sur le large monde fait danser mort et vie jumelle; la joie qui précipite la tempête – et alors un rire éveille et secoue toute la vie; la joie qui repose quêtée parmi les larmes dans le rouge calice du lotus douleur; et la joie enfin qui jette dans la poussière tout ce qu'elle a et ne sait rien.*»

Ruralité

Le «*tohu-bohu*» d'un marché paysan pendant la mousson, le désespoir de métayers, le mal du pays d'un enfant campagnard exilé en ville: les nouvelles sont le versant le plus accessible de l'œuvre de Tagore. Jeune marié, il quitta Calcutta pour gérer des domaines familiaux. Pendant ses années passées dans le Bengale rural, il a emmagasiné la matière qui lui sert à écrire ces textes où les destins des humiliés prennent une profonde dimension humaniste.

Eau

C'est l'élément le plus présent. L'eau du ciel, qui éclate si souvent sous le coup du tonnerre. Celle du fleuve sacré, le Gange, et de son affluent le Hooghly. Celle des larmes aussi. La nouvelle «l'Histoire du ghât» raconte le suicide d'une jeune fille amoureuse d'un «sannyasi», un renonçant. Et on ne peut que penser à la disparition de la belle-sœur tant aimée. Tagore laisse la parole au ghât, le vieil escalier menant au fleuve, qui le dernier a senti les pieds nus vivants de la jeune Kusum. «*Quand je commence une histoire, dit le narrateur de pierre, une autre s'en vient flotter sur le cou-*



*rant : les histoires vont et viennent,
et je n'arrive pas à les retenir. Seules
une ou deux se posent avec douceur
sur le tourbillon, tels ces petits ba-
teaux d'aloès, et y tournent en rond
sans interruption. Une histoire
comme ça tournoie aujourd'hui au-
dessus de mes marches, avec son
chargement et on dirait qu'elle est à
tout moment sur le point d'être en-
gloutie par le courant.» ◆*

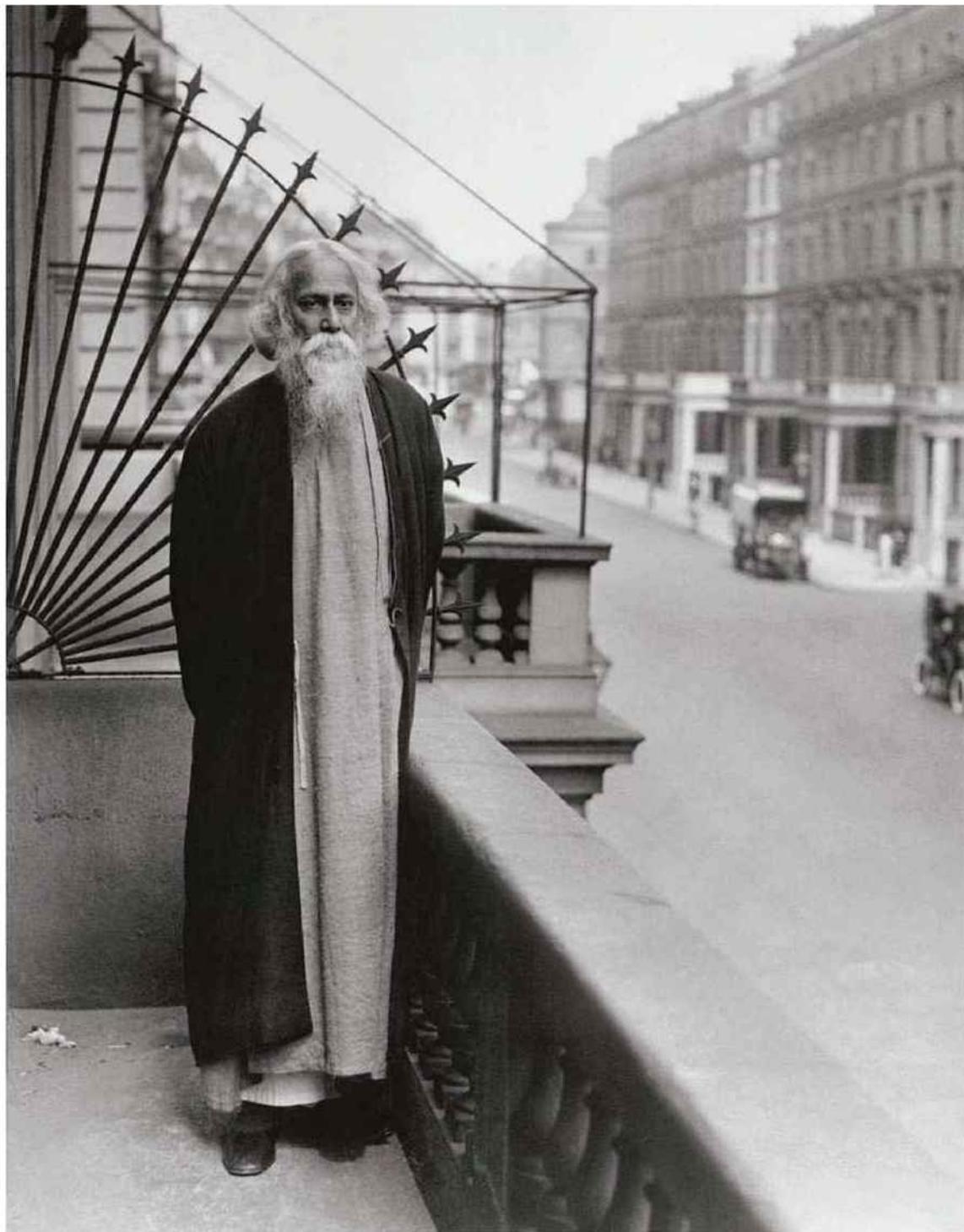
RABINDRANATH TAGORE

ŒUVRES Traduction de l'anglais et du bengali
par un collectif de traducteurs, édition de Fabien
Chartier, préface de Saraju Gita Banerjee et Fabien
Chartier. Gallimard «Quarto», 1632 pp., 31 €.

KABULIWALLAH ET AUTRES HISTOIRES
Traduit du bengali (Inde) par Bee Formentelli.
Zulma poche, 336 pp., 9,95 €.
Pas d'éditions numériques



**Le passé de cancre
de Tagore, rétif
à l'enseignement en
anglais, le poussa
à créer une école
expérimentale, qui
existe toujours,
à Santiniketan.**



Rabindranath Tagore, sur le balcon d'un hôtel à Londres, date inconnue. PHOTO BETTMANN ARCHIVE



Tagore l'immortel

Poche. Il y a tant de délicatesse et de grâce dans la façon qu'a Tagore de saisir les bruissements, les refoulements, les ressacs de l'âme de ses personnages en un même bouquet fragile. Dans ce recueil de nouvelles, des paysans sans terre ne peuvent payer la dot, un colporteur afghan se lie avec une enfant pauvre comme lui, de vieux amis se déchirent à cause d'un citronnier, une petite muette est mariée à 8 ans, de jeunes femmes sont broyées par dix mille ans de coutumes humiliantes... Ceux qui



peuplent le faisceau poétique du magi-

rien indien sont démunis, dans la chair et dans l'esprit. Sous son trait, leurs instants de vie ou de mort sont de l'or, aussi précieux à lire qu'ils sont odieux à vivre.

Assurément, il faut avoir le cœur tendre pour lire Tagore, ne pas être trop moderne, d'une candeur de sentiment qui hérisserait le cynique. Si anachronique dans sa ferveur contemplative, l'œuvre de Tagore, qui ressort en Quarto (Gallimard, 1 632 p., 31 €), est d'une beauté immortelle et invétérée ■ **M. D. T.**

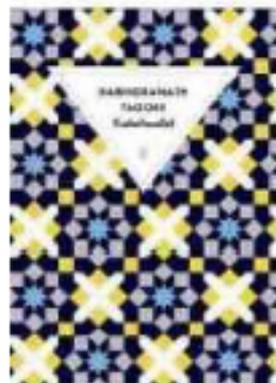
Kabuliwallah, de Rabindranath Tagore (Zulma, 336 p., 9,95 €).

Le Monde Des Livres

28 avril 2016

L'émotion Tagore

Zulma poursuit la réédition des œuvres du grand écrivain indien Rabindranath Tagore (1861-1941). Lauréat du prix Nobel en 1913, l'homme était doué. Romancier (certains de ses livres ont été portés à l'écran par Satyajit Ray), dramaturge, philosophe, compositeur, peintre (on peut voir ses peintures dans sa maison-musée, à Calcutta), Tagore était aussi un merveilleux nouvelliste, comme en témoigne ce recueil : vingt-deux textes situés au Bengale avec, le plus souvent, pour protagonistes des enfants ou de petites gens, pour mieux dénoncer ce que la société indienne d'alors tait ou refoule. Dans *Kabuliwallah*, il réunit les deux, le marchand ambulant afghan, avec ses fruits secs et son raisin, et la petite fille du riche *babu* bengali. De cette histoire « radicalement banale » il émane une telle authenticité, une telle humanité, que le lecteur ne pourra pas ne pas sentir – comme le narrateur –



sa gorge
se serrer. ■

FLORENCE
NOIVILLE

► *Kabuliwallah*, de
Rabindranath Tagore,
traduit
du bengali (Inde) et
présenté par
Bee Formentelli, *Zulma*,
400 p., 22 €.

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

Avril 2016

Le prix Nobel de littérature **Rabindranath Tagore** n'a pas pris une ride. La preuve avec ce recueil de nouvelles de Calcutta, hantées par les légendes indiennes.

PAR MARINE DE TILLY

Rarement un texte n'a si bien porté le nom, pourtant « commun », en tout cas générique, de « recueil de nouvelles ». « Recueillir » n'est pas simplement « écrire ». Il y a tant de délicatesse dans la façon qu'a Tagore de saisir les bruissements de l'âme de ses personnages en un même bouquet fragile. Il est comme le vieux *ghât*, héros fantastique de la première nouvelle, un escalier qui descend vers le Gange et prend la parole : « Si les événements sont gravés dans la pierre, dit-il, vous pourriez déchiffrer sur chacune de mes marches des histoires d'antan. Mais tous ces vieux contes, toutes ces histoires oubliées du temps de jadis, peut-être aimeriez-vous les écouter. Alors, asseyez-vous sur un de mes degrés et prêtez une oreille attentive au murmure des eaux. »

« Paysans sans terre qui ne peuvent payer la dot, colporteurs afghans (le fameux Kabuliwallah en est un) se liant avec un enfant pauvre comme eux, vieux camarades qui se déchirent autour et à cause du citronnier qui sépare leurs parcelles de terre, orphelines abandonnées y compris par leurs maîtres, petites filles muettes mariées à huit ans, jeunes femmes broyées par dix mille ans de coutumes humiliantes, et même chiens errants ou cochons à sacrifice pas du tout dénués de subtilité psychologique ; tous ceux qui peuplent le faisceau poétique du magicien indien sont démunis, dans la chair et dans l'esprit. Sous son trait, leurs instants de vie ou de mort, leurs « histoires de malheur » sont de l'or, aussi précieuses à lire qu'elles sont odieuses à vivre. Parce que toutes ces « petites vies, petits chagrins, d'une linéarité, d'une banalité radicales », il ne les décrit pas, il les envisage, les « considère » ; sachant que celui qui « considère » ne se contente pas d'observer l'objet de son désir mais le serre contre lui. Assurément, il faut avoir le cœur tendre pour aimer lire Tagore, ne pas être trop moderne, et d'une candeur de sentiment qui hérissera les esprits nihilistes. « Pendant une brève nuit, dit le héros de la onzième nouvelle, j'ai abordé l'éternité, et par la grâce de cette seule et unique nuit, qui tranche sur tous les autres jours et nuits, mon

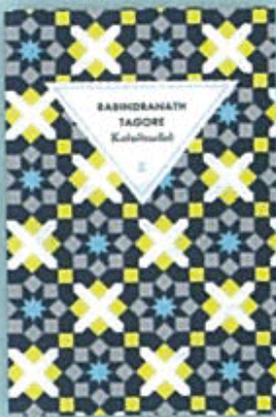
humble existence a été comblée. » Le style lyrique prête main-forte au fond. Autre mauvais point pour les désenchantés : l'espérance paradoxale qui infuse ces « milliers de vies obscures si peu sauvées de l'oubli », sans doute parce qu'elles sont celles d'enfants. Chez le prix Nobel, la liberté de l'enfance est souveraine. Même arrachée comme « un bouton avant maturité ».

Saturée de spiritualité, l'œuvre de Tagore est à l'image de l'Inde de son époque. Entre « son » Inde, capitale du Raj britannique, et la « nôtre », il y a eu un siècle. Des Anglais, des révolutions violentes ou pacifiques, une indépendance, des Pakistanais et des Chinois, quelques « bifurcations », comme dirait Brink, et une mondialisation. Mais les légendes qui fondent l'Inde, elles, demeurent. Les livres de Tagore en sont la tendre grammaire.

KABULIWALLAH
nouvelles traduites du
bengali (Inde) et présentées
par Des Formoselli
Zaima
400 p., 22 €



À lire aussi



Nouvelles

► **Rabindranath Tagore,**
Kabuliwallah, Zulma, traduit par Bee
Formentelli, 400 pages, 22 €

La plupart de ces nouvelles ont pour héroïnes de très jeunes femmes qui subissent la violence des coutumes. Chaque récit présente un aspect des situations ainsi engendrées. Pourtant, nulle démonstration appuyée n'alourdit les textes. L'auteur y montre une capacité d'empathie, une compréhension des êtres, une sensibilité à la nature qui fait de chacun d'eux une merveilleuse vignette poétique.

Rabindranath Tagore, artiste éclairé

Un recueil du prix Nobel de littérature qui magnifie la nature et le cœur des humbles.

• « *Kabuliwallah* », de *Rabindranath Tagore, Nouvelles traduites du bengali (Inde) et présentées par Bee Formentelli, éd. Zulma, 2016, 393 pages, 22 euros*

À la fin des années 1890, Rabindranath Tagore (1861-1941) arpente, pour le compte de son père, les immenses propriétés familiales du Bengale oriental, au rythme lent de son bateau-maison, la *Padma*, du nom du fleuve qui sinue dans ces régions fertiles.

Au sein d'une nature à la beauté mouvante dont il sait si bien peindre toutes les nuances, il rencontre le petit peuple des campagnes : paysans des rizières et des champs d'arachides, fonctionnaires relégués dans de lointains villages, marchands de quatre saisons, petites filles prises dans les griffes des traditions... qui lui inspireront les personnages de ses nouvelles.

Tagore, un homme-artiste

Bee Formentelli, elle, a « rencontré » Rabindranath Tagore lorsqu'elle avait 10 ans. En jouant dans *Amal et la lettre du roi*, une de ses pièces de théâtre traduite par André Gide. Depuis, la lecture de cette œuvre immense – pas moins de 100 nouvelles, une quinzaine de romans et pièces de théâtre, 2 000 chansons dont il a aussi composé la musique – l'a accompagnée sur les chemins de sa vie littéraire jusqu'à ce désir d'apprendre le bengali pour traduire et réunir en un même recueil ces 22 histoires.

« *J'ai voulu rendre justice à Tagore, trop souvent perçu en France comme un auteur idéaliste, dont l'image se serait figée à la date du prix Nobel de littérature qu'il a reçu en 1913* », explique-t-elle. Et attester ainsi que cet homme-artiste, d'ascendance aristocratique, a porté une attention extrême au quotidien misérable des hommes, et particulièrement des femmes, opprésés par le poids de règles sociales aussi inhumaines qu'immuables : mariages arrangés, dots qui engendrent des dettes abyssales, castes qui enferment ou exilent...

Reflets tragiques de ses propres souvenirs

La nouvelle qui donne son titre au recueil, *Kabuliwallah*, met en scène un marchand de fruits afghan qui tisse brin à brin un lien d'amitié avec une petite fille

d'une caste respectable, reflet tragique du souvenir de sa propre fille abandonnée au-delà des montagnes...

Jean-Claude Carrière et Atiq Rahimi avaient cosigné un scénario pour un film prévu en 2007. Le projet a tourné court. Mais cet ajournement a permis à l'auteur afghan d'écrire *Syngué Sabour*, couronné du prix Goncourt en 2008.

Laurence Péan

LA LIBERTÉ

LA LIBERTÉ, quotidien de la Suisse romande

10.09.2016

RETOUR À TAGORE

« Nouvelles » : Dans la pile des oubliés d'avant la rentrée, ce bijou: vingt-deux nouvelles du grand écrivain indien, lauréat du Nobel de littérature en 1913. De *Kabuliwallah*, seule la traduction du *Receveur des postes* avait paru en 2011 dans une revue, le reste nous parvenant comme la quintessence de la magie des textes de l'auteur bengali. En effet, dans ce recueil, Rabindranath Tagore (1861-1941) focalise son attention, entre Bengale et Calcutta, sur des enfants de tous âges. Ils sont les héros de ces vignettes portées par un souffle poétique communicatif.

Le regard de Tagore sur la société indienne si multiforme, divisée en castes, traversée de tensions et hantée par le fatalisme, est à la fois incisif et mélancolique. A l'image justement de la nouvelle emblématique de cet ensemble où l'on voit s'évanouir les illusions de la jeune orpheline, servante dévouée du receveur des postes qui l'a prise sous son aile. Jusqu'au bout elle espère que son maître l'emmènera avec lui lorsqu'il obtiendra sa mutation dans une région moins insalubre. Peine perdue, la médiocrité du réel en décidera autrement. De même que des chamailleries familiales mettront fin à l'amitié profonde de deux cousins. Tagore n'a pas son pareil pour montrer l'envers des choses, les lois d'airain de la vie, toute la cruauté du monde comme dans cette autre nouvelle où une autre fillette, à peine nubile, est vendue à un homme avide de l'examiner de A à Z, sans même se soucier d'entendre sa voix... **ALAIN FAVARGER**

Rabindranath Tagore, *Kabuliwallah*, trad. du bengali par Bee Formentelli, Ed. Zulma, 397 pp.